

ment; il était impossible d'assister à sa messe sans se sentir porté à la dévotion et pénétré d'un profond respect pour nos sacrés mystères. Lorsqu'il donnait la communion, il prononçait ces paroles : *Ecce Agnus Dei*, d'un ton de voix si pénétré et si attendri qu'on aurait cru qu'il voyait Notre-Seigneur, et que ce Dieu Sauveur n'était pas pour lui un Dieu caché. Un grand nombre de personnes ont été profondément touchées et se sont senties portées à la dévotion en l'entendant prononcer avec tant de ferveur et de respect ces divines paroles.

Dans un voyage qu'il fit en Savoie, ayant demandé à célébrer la sainte messe dans une paroisse de campagne, il se trouva que la nappe d'autel et le corporal qu'on lui donna étaient extrêmement sales, ce qui lui fit tant de peine qu'il en fut malade. « Voilà, dit-il à son compagnon, comment on traite Notre-Seigneur qui, par amour pour nous, se tient sur nos autels! On a du linge propre pour soi, pour sa table, et on laisse le corps adorable du Fils de Dieu dans la plus dégoûtante malpropreté. On a une maison ornée, balayée, et l'église, où demeure Notre-Seigneur, est remplie d'araignées et de poussière. »

Le profond respect qu'il avait pour Jésus-Christ ne lui aurait pas permis de dire un seul mot dans le lieu saint sans une grande nécessité; bien plus, il ne voulait pas même qu'on parlât facilement dans la sacristie. Un frère y étant entré un jour sans se découvrir par inattention : « Quoi! mon frère, lui cria-t-il, vous ne vous découvrez pas en entrant ici! Ne savez-vous pas que la sacristie fait partie de l'église, et que l'on ne doit y paraître qu'avec respect et modestie? » Comme le frère s'excusait, il ajouta : « Allons! point d'excuse; si vous aviez une foi plus vive de la présence de Notre-Seigneur au saint sacrement de l'autel, vous ne tomberiez pas dans de semblables fautes. » Le frère qui raconte ce trait ajoute : « Il y a plus de vingt-cinq ans que j'ai reçu du bon Père cette correction, et l'impression qu'elle me fit est encore tout entière. »

Au commencement de l'institut, dans le temps que l'on était encore à La Valla, et que la communauté n'avait qu'un petit oratoire pour y faire les exercices de piété, souvent il disait aux frères : « Quand aurons-nous le bonheur d'avoir une chapelle et de posséder Notre-Seigneur? J'espère bien que cette faveur nous sera accordée; mais saurons-nous la reconnaître et l'apprécier convenablement? Car c'est une grâce insigne que de jouir de la présence de Celui qui fait la béatitude des anges et des saints. Cette divine présence, quoique cachée et comme voilée pour nous dans le Saint Sacrement, n'en est que plus digne de nos respects et de nos adorations. »

Il appréciait singulièrement le bonheur d'être né dans le sein de l'église catholique et ne pouvait se lasser d'en remercier Dieu. Le jour de son baptême fut pour lui toute sa vie un jour de fête qu'il célébrait dans de grands sentiments de reconnaissance et de joie. Il en était de même du jour où il fut admis aux saints ordres.

Le juste vit de la foi, dit la sainte Écriture. Cette vie de foi était grande dans le Père Champagnat. Lisez dans la Règle le chapitre de l'Esprit de Foi : il est l'expression fidèle de ses sentiments, de ses enseignements et des principes qui étaient le mobile de sa conduite. Par cet esprit de foi qui surabondait en lui, il ne voyait que Dieu et sa sainte volonté dans les événements et dans tout ce qui arrivait. « C'est Dieu, disait-il, qui dirige, qui conduit tous les événements, et qui les fait toujours tourner au bien de ses élus. Les méchants auront beau faire, ils ne feront que ce que la Providence leur permettra; aussi ce n'est pas eux que nous devons craindre, mais Dieu seul. Nous avons même plus à craindre de nous-mêmes que de tous les hommes et de tout l'enfer; car nous sommes nos plus grands ennemis, et nous nous faisons plus de mal que ne peuvent nous en faire les méchants et tous les démons ensemble. »

Eclairé par cet esprit de foi, il voyait à nu sa propre fai-

blesse, le néant de la créature, la vanité des moyens humains, et ne comptait que sur Dieu pour le succès de ses entreprises. Il se servait sans doute des moyens ordinaires, parce qu'il savait qu'ils entrent dans les desseins de la Providence; mais il attendait tout de Dieu. « Nous perdrons bien notre temps, disait-il quelquefois, si nous attendions de nos efforts, de nos talents, de notre industrie ou des hommes le succès de nos œuvres; car il n'y a que Dieu qui puisse nous le donner. Pour nous, nous ne sommes propres qu'à tout gâter. »

A l'époque des vacances, quand il avait fait avec beaucoup de réflexion le placement des frères et qu'il avait fixé avec son conseil le poste et l'emploi de chacun : « Nous avons bien calculé, bien pris des précautions, disait-il, pour donner à chaque frère ce qui lui convient; nous croyons avoir bien rencontré, bien arrangé les choses; hélas! gardons-nous de compter sur notre prudence : si Dieu n'y met la main et ne bénit ces arrangements, nous n'avons rien fait, et les combinaisons que nous estimons les plus sages sont celles qui auront le moins de succès. Prions donc Notre-Seigneur de bénir notre travail. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* (Ps. 126.) »

Alors il prenait la liste des placements, la mettait sur l'autel pendant la sainte messe, et durant plusieurs jours il faisait de ferventes prières, avec toute la communauté, pour obtenir la protection de Dieu sur les arrangements qu'il avait faits.

Dans ses instructions, comme dans les avis particuliers qu'il donnait à chaque frère, il était sans cesse à répéter : « C'est par la grâce de Dieu, par la protection de Marie, par la piété et la vertu que vous réussirez, que vous ferez le bien et que vous obtiendrez des succès; gardez-vous donc de compter sur vous, sur la bienveillance et l'appui des hommes. Vous devez sans doute vous conduire de manière à gagner la confiance des autorités et à les intéresser à votre école; mais ce n'est ni des hommes, ni de vos talents, mais de Dieu, que vous devez attendre la prospérité de vos maisons. »

Un frère directeur, en lui rendant compte de son établissement l'assura que les frères avaient les sympathies de toutes les personnes influentes du pays, qu'ils avaient su gagner leur estime et qu'ils pouvaient compter sur leur appui. Quelques jours après le Père apprit, d'une manière certaine, que ces personnes, que le frère croyait dévouées à l'établissement et desquelles il espérait les ressources nécessaires à la subsistance des frères, machinaient la ruine de l'école, et travaillaient dans l'ombre à se débarrasser des frères. Le bon Père, ayant réuni ce jour-là les frères directeurs pour des affaires d'administration, profita de cette circonstance pour leur donner à tous une bonne leçon sur le néant des moyens humains pour faire le bien. S'adressant au frère directeur dont il est question : « Mon cher frère, lui dit-il, ne m'avez-vous pas dit que les autorités et toutes les personnes influentes de votre commune protégeaient votre école, qu'elles vous étaient toutes dévouées et que vous n'aviez rien à craindre pour l'avenir de votre maison? — Oui, mon Père, » répondit le frère; et aussitôt il se mit à répéter l'éloge qu'il avait déjà fait des autorités, et ne laissa pas ignorer les belles promesses qui lui avaient été faites. « Eh bien! mes chers frères, reprit le Père, je vous renouvelle la recommandation que je vous ai faite tant de fois de vous conduire d'une manière irréprochable à l'égard de tout le monde, particulièrement envers les autorités et les autres personnes dont le concours vous est nécessaire pour faire le bien, mais de ne compter que sur Dieu pour le succès de vos écoles et de vos travaux. Le frère que vous venez d'entendre a beaucoup trop compté sur l'appui des bourgeois de sa commune; car ce matin je viens d'apprendre qu'ils font tout au monde pour se débarrasser des frères et pour faire fermer leur école. Toutes les fois que nous mettrons notre confiance dans les hommes, Dieu nous retirera sa protection; et alors nous pourrions être sûrs qu'il nous arrivera ce que dit le prophète : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant*

eam. N'oubliez donc jamais que c'est par le secours de Dieu seul que nous pouvons faire le bien et non par les moyens humains. » Après la réunion, ayant pris le frère en particulier, il lui dit : « Vous avez été peut-être mortifié de ce que je viens de faire ; mais j'ai cru que la leçon était bonne pour tout le monde. Au reste, j'é suis convaincu que Dieu a permis cela pour vous punir de la trop grande confiance que vous aviez dans les hommes. Pendant l'année vous leur avez fait beaucoup trop de visites pour gagner leur bienveillance ; une seule visite au Saint-Sacrement vous eût apporté infiniment plus de profit. N'oubliez pas que s'appuyer sur les hommes, c'est s'appuyer sur un roseau qui fléchit et nous laisse tomber. »

Un jour le Père Champagnat, ayant trouvé sous sa main les effets d'un frère qui arrivait de voyage, il lut sur un rouleau de papier ces mots : *Grands moyens de succès*. Voulant savoir quels étaient ces moyens, il délie le rouleau et trouve qu'il contient des parafes, des oiseaux faits à la main, et des feuilles de dessin de toutes espèces. Affligé de voir quelle importance on attachait à de semblables bagatelles, il fait appeler le frère qui était chargé de l'instruction des jeunes frères, et lui montrant tous ces papiers : « Voilà, lui dit-il, les grands moyens de succès des jeunes frères que vous formez ; voilà sur quoi ils comptent pour réussir ; faut-il s'étonner, après cela, s'ils font si peu de bien auprès des enfants ? A quoi sert-il de leur apprendre toutes ces choses, s'ils ne savent pas mieux en user ? Désormais, donnez moins aux sciences et plus à la piété ; mais surtout ne cessez de répéter à ces frères, que c'est par la vertu, par le secours de Dieu, que l'on fait le bien, que l'on obtient la prospérité des écoles, et non par la confiance dans de semblables frivolités. » Puis, ayant fait appeler le frère à qui étaient les papiers, après l'avoir réprimandé, il prit le rouleau, le mit au feu en sa présence, en disant : « Voilà vos grands moyens de succès qui s'en vont en fumée, parce qu'ils ne sont en effet que de la fumée. »

« La foi est une vertu généreuse, dit saint Thomas ; elle est hardie et vaillante, dit saint Augustin ; elle est la force des grandes âmes, ajoute saint Léon. » Cette vertu a été tout cela dans notre pieux fondateur. C'est elle qui lui a donné cette générosité qui ne lui permettait de reculer devant aucun sacrifice ; qui l'a porté à lier son existence avec celle de ses frères, à partager toutes leurs privations, à sacrifier ses forces, sa santé et sa vie pour le succès de leur œuvre. C'est elle qui l'a rendu hardi, courageux, et lui a fait entreprendre des choses dont le succès paraissait impossible aux yeux de la prudence humaine. C'est elle qui lui a donné cette force, cette grandeur d'âme qui le faisait passer au-dessus de toutes les difficultés, de tous les obstacles, et qui l'a rendu supérieur à tous les événements et à tous les accidents de la vie. « Le Père Champagnat, dit un pieux ecclésiastique qui avait été son condisciple dans les séminaires, n'était pas un aigle, il n'était pas un savant, ses talents étaient très médiocres ; mais il était homme de foi. Dès le temps de ses études, on voyait cette vertu briller en lui de tout son éclat, et être le mobile de toutes ses actions. C'est cette foi ferme comme le rocher, qui l'a fait réussir en tout. Dieu lui avait dit : Tu feras cela ; et il l'a fait, en ne comptant et ne s'appuyant que sur Dieu. »

Que les Petits-Frères de Marie n'oublient pas par quels moyens leur Père a fait le bien, et qu'ils ne soient jamais tentés d'en prendre d'autres. Quand ils n'obtiennent pas tout le succès qu'ils auraient lieu d'attendre de leurs travaux, qu'ils se demandent si la véritable cause n'en est pas dans l'oubli de l'esprit de foi de leur pieux fondateur, et dans l'emploi de certains moyens qu'il ne connaissait pas. Souvent on entend dire : Comment est-il possible que tant d'instructions, que tant de soins donnés aux enfants aient si peu de résultats ? Comment se fait-il qu'avec tant de moyens de perfection, il y ait si peu de vertu solide parmi les frères ? Saint Augustin va nous l'apprendre en deux mots : « *Fides dormit*, c'est que

la foi dort. » Les instructions que l'on donne aux enfants, ces moyens de tout genre que l'on emploie pour sa propre perfection ne sont pas animés, ne sont pas vivifiés par l'esprit de foi. En hiver, quand la sève dort, les plantes ne grandissent pas, et elles ne produisent rien ; de même quand la foi dort, le religieux ne fait aucun bien, ni pour lui ni pour les autres, malgré toutes les peines qu'il se donne d'ailleurs.

CHAPITRE TROISIÈME

Sa confiance en Dieu.

Le Père Champagnat, nous l'avons vu dans sa vie, a réussi dans tout ce qu'il a entrepris ; et ce qui est admirable, c'est qu'il a réussi sans aucun secours humain. Quelle est la principale cause d'un pareil succès ? Point d'autre que son esprit de foi, et son immense confiance en Dieu. « Quand on a Dieu pour soi, répétait-il souvent à ses frères, quand on ne compte que sur lui, rien n'est impossible. C'est une vérité de foi dont il n'est pas permis de douter ; car l'Apôtre nous dit : *« Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? »* et ailleurs : *« Je puis tout en celui qui me fortifie. »*

L'histoire de la vie de notre pieux Fondateur est une confirmation parfaite de cette vérité. Il avait si peu de talents que ses parents, ne croyant pas qu'il pût parvenir à l'état ecclésiastique, firent tout au monde pour le détourner de l'étude du latin. Après être resté une huitaine de jours au

petit séminaire de Verrières, on voulait absolument le renvoyer, parce qu'après l'avoir examiné, on le jugeait tout à fait incapable de réussir dans ses classes et d'acquérir les connaissances nécessaires à un ecclésiastique. Le pieux jeune homme sentait mieux que personne les difficultés qu'il avait pour apprendre ; mais, mettant toute sa confiance en Dieu, il tint ferme et ne se laissa pas décourager. « Puisque Dieu veut, dit-il à ses parents, que j'embrasse cette vocation, il me donnera l'intelligence et tout ce qu'il me faut pour faire mes études. Je vais commencer et attendre son secours qu'il ne peut me refuser, parce que c'est lui qui m'appelle. Essayez-moi, dit-il au Supérieur du petit séminaire ; et si, dans quelques mois, je ne réussis pas, vous me renverrez ; mais j'espère que Dieu me fera la grâce de suivre ma classe et de vous contenter. Sa confiance en Dieu ne fut pas vaine : on a vu dans sa vie, que quoiqu'il ne fût pas un sujet brillant par les talents, il fit pourtant ses études avec assez de succès, et que pendant cette même année, au commencement de laquelle il fut question de le renvoyer, il fit deux classes.

Parvenu au sacerdoce et étant nommé vicaire à La Valla, il entreprit la réforme de cette paroisse, et il en vint à bout, non par ses talents oratoires, mais par ses prières et son entière confiance en Dieu. En effet, ses instructions étaient simples, la plupart du temps elles consistaient en une lecture expliquée, développée, et pourtant elles produisirent les plus grands fruits dans les âmes. Il n'avait guère le temps de préparer ses instructions, car les occupations du saint ministère et le soin de sa communauté remplissaient presque tous ses moments ; toutefois, il ne montait jamais en chaire sans avoir étudié et médité ce qu'il devait dire. Cette simplicité dans ses instructions ne venait donc pas du défaut de préparation, mais de sa défiance de lui-même et de sa confiance en Dieu, comme nous pouvons le comprendre par les paroles suivantes qu'il répétait souvent à ses Frères : « La parole de l'homme peut plaire et même porter la conviction dans les